
Alexandra SAEMMER, *Rhétorique du texte numérique : figures de la lecture, anticipations de pratiques*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2015, 285 pages

Jean-François Tétu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10289>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10289

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 338-340

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Alexandra SAEMMER, *Rhétorique du texte numérique : figures de la lecture, anticipations de pratiques* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10289>

Tous droits réservés

personnages représentés avec lesquels il est en accord. Toujours dans le domaine de la presse écrite, mais dans une perspective multiculturelle, Alina Oprea (pp. 213-230) analyse les pratiques discursives et les enjeux pathémiques dans le traitement de l'affaire par quatre quotidiens roumains (*Cotidianul, Jurnalul Național, România liberă*) et trois quotidiens français (*Le Figaro, Libération, Le Monde*). Elle offre quelques éclairages sur la (sur)dramatisation des titres de presse qui proposent un cadrage de la réalité et un dispositif pathémique spécifiques pour susciter l'émotion chez les lecteurs. La charge affective des titres intéresse également Maria Immacolata Spagna (pp. 231-254) qui travaille sur les articles parus à la une de six journaux des plus prestigieux (quatre italiens, deux français) pendant les deux mois après l'inculpation de Dominique Strauss-Kahn pour agression sexuelle. Dans ce but, l'auteure cherche à identifier les principes rhétoriques sur lesquels les journaux ont appuyé leur argumentation au cours des cinq étapes principales de l'affaire afin d'orienter le lecteur vers tel ou tel type d'émotion spécifique.

Nieves Ibeas Vuelta, Antonio Gaspar Galán et Beatriz Abillá Arnáiz (pp. 255-270) analysent, pour leur part, les principales émotions mises en scène et l'orientation émotive résultant des apports des différents types d'articles dans quatre journaux espagnols entre le 15 mai et le 19 novembre 2011. Les différences quant au choix des émotions véhiculées tiennent aussi à l'orientation idéologique des journaux, lesquels participent à la construction de l'espace public et de l'ordre moral de la communauté durant les campagnes électorales de 2011 se superposant à l'affaire. L'étude de Rosalice Pinto et Maria Aldina Marques (pp. 271-290) se propose de relever les stratégies argumentatives multimodales utilisées dans les articles que plusieurs journaux brésiliens et portugais ont consacrés à l'affaire et les émotions (dites, montrées, auto- et/ou hétéro-attribuées) qui en résultent. Maria Das Graças Soares Rodrigues et Luis Passeggi (pp. 291-306) présentent une analyse textuelle et discursive des émotions argumentées dans quatre chroniques publiées dans un grand journal brésilien au sujet de l'affaire. Après une analyse énonciative des points de vue émotionnés et de leur prise en charge, ils procèdent à une analyse sémantique des termes et énoncés d'émotion. Enfin, Ana Lúcia Tinoco Cabral, Sueli Cristina Marquesi et Isabel Roboredo Seara (pp. 307-324) étudient, à partir des *posts* sur deux blogs d'une journaliste portugaise et d'un journaliste brésilien, l'articulation des séquences descriptives et de l'expression des émotions.

L'intérêt de l'ouvrage tient au fait qu'il apporte un éclairage sur la façon dont les différents modes de sémiotisation des émotions (l'émotion dite, l'émotion montrée et l'émotion étayée) interagissent (se cumulent, se renforcent mutuellement ou, au contraire, entrent en contradiction), dans le discours des médias, en déterminant la recevabilité des émotions. Il a également le mérite d'inviter les médias « à multiplier les points de vue autour d'un même événement [...] pour offrir au lecteur une vision la plus complète possible des choses » (p. 23). Il enrichit donc les analyses des émotions en discours et offre aussi « quelques pistes pour une écriture journalistique plus avertie des phénomènes d'empathie et plus désireuse d'embrasser la complexité du réel » (p. 24).

Iuliana-Anca Mateiu

CLRAD, université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca,
RO-400084
iuliamateiu@yahoo.com

Alexandra SAEMMER, Rhétorique du texte numérique : figures de la lecture, anticipations de pratiques
Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2015,
285 pages

Malgré la foule de publications consacrées à la révolution numérique, on connaît encore assez mal les pratiques de lecture du texte numérique. Le livre d'Alexandra Saemmer vient donc heureusement combler pour une part cet assez grand vide en proposant une « rhétorique », c'est-à-dire en un mot la description du « potentiel d'action » du texte numérique. Son originalité vient de ce qu'il tente de relier, d'une part, les anticipations des pratiques de lecture par les formes et figures du texte, entendues au sens le plus classique du concept de rhétorique, qui constituent la troisième partie de l'ouvrage (pp. 111-236) et, d'autre part, les actualisations de ces anticipations par les lecteurs en fonction de leur « horizon d'attente » (Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, trad. de l'allemand par Claude Maillart, Paris, Gallimard, [1978] 2010), objet de la deuxième partie (pp. 67-109). Il s'agit donc d'une rhétorique de la réception, qui repose surtout sur deux des composantes de la rhétorique, la *dispositio* (ordonnancement du texte) et l'*elocutio* (mise en forme), qui laisse de côté l'*inventio* (recherche des arguments), l'*actio* (l'actualisation du discours, inutile ici), et, bien entendu, la *memoria* (techniques de mémorisation du discours, également inutile ici).

Pourquoi une telle rhétorique ? Une idée tenace fait que l'on considère souvent que la numérisation unifie en quelque sorte tous les types de texte, alors qu'il n'y a

aucune raison pour qu'on ne lise pas très différemment les divers types de texte numériques, comme on le fait pour les textes imprimés, du journal au roman, de la publicité au dictionnaire. Des publications récentes commencent seulement à analyser la diversité des pratiques, mais dans une perspective plus sociologique que sémiotique (par exemple Françoise Paquenseguy, Mathilde Miguet, *Le Lectorat numérique aujourd'hui : pratiques et usages*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2015, publié après ce livre-ci).

Pour sa part, Alexandra Saemmer fonde son analyse sur deux éléments fondamentaux du texte numérique, l'hyperlien, qui permet de relier ce qu'elle nomme « texte géniteur » et « texte relié », qu'elle entend dans un sens très proche du « signe passeur » (Yves Jeanneret, Emmanuel Souchier, « Pour une poétique de l'écrit d'écran », *Xoana*, 1998, 6, pp. 97-107), et l'animation, qui oriente les pratiques du lecteur. Cette analyse repose sur trois types d'analyse fondatrices : les approches pragmatiques (Bertrand Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire*, Montréal, Éd. Le Qartanier, 2007), les approches sémio-pragmatiques (depuis Emmanuel Souchier, « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les Cahiers de médiologie*, 1998, 6, pp. 137-145 et les nombreuses publications d'Yves Jeanneret et de Jean Davallon), et la « sémiotique du sensible » (Jean-Jacques Boutaud, Eliseo Véron, *Sémiotique ouverte*, Paris, Lavoisier, 2007).

La première partie (pp. 22-66) expose ce qu'indique son titre, « Fondements théoriques d'une rhétorique du texte numérique », et repose sur la spécificité du texte numérique (on peut tourner une page à moitié, on ne peut pas activer un hyperlien à moitié, par exemple). Elle identifie les diverses figures de la « relation de contiguïté établies par l'hyperlien entre deux textes, en fonction des attentes et imaginaires du lecteur » qui est « l'un des enjeux fondamentaux de la rhétorique du texte numérique » (p. 27), et fonde le rôle rhétorique (la parole en acte) de l'animation (qui est à la fois *dispositio*, par la création de relations logiques, et *elocutio*, car elle met l'emphasis sur ceci ou cela)... Elle reprend la perspective de la réception développée par l'école de Constance et son « horizon d'attente » (Hans Robert Jauss, *op. cit.*). Elle reprend aussi ce qui procède de la « matérialité du texte, de la page-écran et du dispositif » (pp. 43 sq.) en s'inspirant là encore d'Emmanuel Souchier et Yves Jeanneret pour l'énonciation éditoriale et la trivialité, où le texte est à la fois matière et mémoire de formes. On le sait, le texte numérique n'est pas qu'un texte à lire, mais combine plusieurs systèmes de signes (sémiotique de la manipulation). Elle emprunte

enfin à un laboratoire de musicologie (Musique et informatique de Marseille – MIM), la notion « d'unités sémiotiques temporelles » (p. 54). Cette première partie permet donc de rappeler le socle conceptuel sur lequel l'auteure s'appuie et d'annoncer les formes-modèles de la page écran que la suite du livre analyse, soit la rencontre entre l'anticipation des pratiques par le texte numérique et les imaginaires individuels ou socialement partagés par le lecteur.

Hans Robert Jauss distinguait deux formes de l'horizon d'attente, l'horizon « intra-textuel », modélisé par les répertoires et procédés rhétoriques du texte, et l'horizon « extra-textuel », nourri par les centres d'intérêt du lecteur et les attentes socialement partagées. C'est ce second horizon qu'analyse la deuxième partie, relativement courte (pp. 66-106), intitulée « Figurations de l'horizon d'attente extra-textuel ». Outre la reprise de travaux antérieurs sur les figurations de la lecture numérique, et celles du dispositif et du réseau, cette partie comporte une expérimentation originale des figurations de l'hyperlien, conduite avec un groupe d'étudiants sur un article de journal : les sujets, qui ont préalablement proposé leur définition de l'hyperlien, sont appelés à décrire ce qu'ils attendent des hyperliens indiqués dans l'article en question. Malgré les limites inhérentes à cet exercice, l'expérimentation montre avec une grande netteté l'existence de deux imaginaires récurrents : l'un, attendu, d'un hyperlien informationnel, supposé établir un lien stable entre des données factuelles ; un autre, moins attendu, que l'auteure nomme « dialogique », conçu comme médiateur entre des idées divergentes. En résumé, le lecteur attend ici que l'hyperlien ouvre sur un débat contradictoire sur les informations produites dans l'article, un enrichissement et un élargissement de la perspective en somme. Et cela, à soi seul, est tout à fait intéressant.

Mais, le cœur du livre est constitué par la troisième partie (« Figures de la lecture du texte numérique », pp. 111-239) qui repose sur l'étude de trois corpus, journalistique, littéraire et publicitaire. Elle s'ouvre sur l'exploration des formes-modèles du texte et de la page-écran, et se poursuit avec celle des figures de la lecture. On peut le lire comme un inventaire raisonné des formes et des figures, mais ce serait le réduire à un catalogue, ce qu'il n'est pas, ou pas seulement.

Certes, il est, pour une large part, cet inventaire pour lequel l'auteure doit proposer un vocabulaire *ad hoc*, mais il est surtout une mise en perspective des multiples possibles de la lecture pour laquelle elle propose ces multiples pistes : elle y conjoint

systématiquement un modèle de lecture et les formes associées de la page écran (nature des caractères, formes du texte, forme des défilements, fenêtres, blocs, espaces, couleurs, etc.). Un exemple y suffira : elle distingue ainsi les formes qui préfigurent des pratiques concentrées et lentes (« pro-intensives ») ou un lecteur pressé (« pro-extensives »), celle du lecteur qui souhaite laisser des traces (« pro-interventives ») ou qui aime perdre prise (« pro-dépréhensives »), celui qui s'abandonne à un simulacre de référent (« pro-référentielles ») ou celui qui considère la page comme une forme abstraite (« non-référentielles »). S'agissant des figures de la lecture, l'inventaire est plus fin, à partir des figures de base (lectures informationnelle, dialogique, chronologique, topologique, immersive, affirmative, déviative) dont l'intitulé même indique l'intention, et les types d'hyperlien qui permettent de les définir (6 pour la lecture informationnelle par exemple : définissant, illustratif, explicatif, etc.). Très précise, l'analyse, est tout à fait convaincante pour le corpus journalistique, riche en hyperliens, et le corpus publicitaire, très fourni en animations et en mouvements. Nous sommes moins convaincu par celle du texte littéraire, bien que l'auteure ait de nombreuses publications solides en ce domaine, parce que le texte y semble d'abord plus proche du jeu que du texte ou plutôt de la littérarité, proche par exemple du jeu audiovisuel où l'on peut choisir le point de vue, l'évolution de l'intrigue et ses nœuds, etc. comme le musée de La Villette en proposait de multiples prototypes à ses débuts. Moins convaincu aussi parce que ce type de texte est très étroitement dépendant du logiciel utilisé, fort souvent obsolète, et à coup sûr très évolutif, encore actuellement.

Il faut donc plutôt lire cela d'abord comme un instrument à la fois théorique et pratique de formation à la culture numérique. À n'en pas douter, c'est un instrument très riche dans la perspective de pratiques pédagogiques qui visent à faire comprendre le caractère polysémique des messages ou la construction symbolique de la réalité. On peut aussi le lire comme un instrument stimulant d'aide à la création. Et ces deux visées sont indubitablement liées à la naissance même de la rhétorique qui se voit ici renouvelée et redéfinie à la mesure des propriétés de l'hypertexte et de l'animation numériques. Alexandra Saemmer conclut (pp. 241-255) sur le « plaisir du texte » produit par les jeux des hyperliens, des gestes et des mouvements que cette rhétorique permet d'explorer :

Jean-François Tétu

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69000
jf-tetu@orange.fr

Marta WALDEGARAY, *Historia y brevedad narrativa. La escritura de Andrés Rivera*

Buenos Aires, Ed. Biblos, coll. Teoría y crítica, 2015, 310 pages

Cet ouvrage de Marta Waldegaray est centré sur la production romanesque de l'écrivain argentin Andrés Rivera (1928-), qu'elle aborde dans sa quasi-totalité dans le cadre d'une démonstration axée sur les quatre notions centrales de l'Histoire, de la défaite, de la digression et de la brièveté.

Andrés Rivera, alias Marcos Rybak, est une figure à part du paysage littéraire argentin. Son passé d'ouvrier, son militantisme de jeunesse au Parti communiste argentin et ses premiers romans (*El Precio*, Buenos Aires, Ed. Platina, 1957 ; *Los que no mueren*, Buenos Aires, Ed. Nueva Expresión, 1959) et recueils de textes courts (*Cita*, Buenos Aires, Ed. La Rosa blindada, 1965 ; *Sol de sábado*, Buenos Aires, Ed. La Rosa blindada, 1966 ; *El Yugo y la marcha*, Buenos Aires, Merlín, 1968) réalistes publiés entre 1957 et 1968 ont scellé une figure d'écrivain engagé ; un engagement dont il ne s'est certes jamais départi même si sa prose a commencé à s'éloigner dès 1972 (*Ajuste de cuentas*, Buenos Aires, CEAL, 1972) des codes narratifs du roman social. D'un point de vue thématique et textuel, la matière historique est largement présente dans une œuvre narrative prolifique de 29 textes (6 romans, 11 nouvelles et 12 recueils de contes et récits) publiés entre 1957 et 2011. La critique s'est particulièrement focalisée sur des textes imprégnés de cette matière historique – *En esta dulce tierra* (Buenos Aires, Ed. Folios, 1984), *La Revolución es un sueño eterno* (Buenos Aires, Grupo Editor Latinoamericano, 1987), *El Amigo de Baudelaire* (Buenos Aires, Alfaguara, 1991), *La Sierva* (Buenos Aires, Alfaguara, 1992), *El Farmer* (Buenos Aires, Alfaguara, 1996) et *Ese manco Paz* (Buenos Aires, Alfaguara, 2003) – et dont l'intrigue se déroule au cours du XIX^e siècle argentin, le siècle de Rosas, un siècle violent mais aussi porteur d'utopies. L'œuvre rivérienne ne se cantonne pas à cette période de l'histoire argentine, elle se penche aussi sur les luttes ouvrières de 1919, sur le péronisme historique, les dictatures de 1966-1970 et 1976-1983, la période ménémiste et l'histoire européenne du début du XX^e siècle, celle de la Révolution bolchevique et de la montée des fascismes. La fragmentation stylistique opérée à partir de la publication du volume *Ajuste de cuentas* (1972) et son regard désenchanté sur l'échec des utopies révolutionnaires ont invité une partie de la critique à considérer Andrés Rivera comme un auteur de « nouveaux romans historiques », selon les canons de ce sous-genre romanesque définis par Seymour Menton (*La Nueva Novela histórica de la*